

lbs de foin, on voit que 100 lbs de foin ne produisent ici que 184 lbs de fumier.

A la vérité, le fumier de mouton est plus puissant et plus actif, à poids égal, que celui de bœuf, de vache et même de cheval ; mais il ne demeure pas moins démontré, par de semblables faits, que l'évaluation par tête de bétail, lorsqu'il s'agit de la production du fumier, est fort différente de celle qu'on peut faire, quand on n'a en vue que la quantité de nourriture nécessaire à chaque animal.

Enfin, les cochons donnent encore une certaine quantité de fumier qui n'a pu être évaluée comparativement à la nourriture de chaque animal.

D'après le calcul qui précède, chaque cheval produisant 25 voitures de fumier, un seul individu suffira donc pour l'engrais de chaque arpent. La même quantité de fumier, et peut-être un peu plus, sera fournie par un bœuf à l'engrais, et par deux vaches ; — et en admettant qu'on ne fit jamais parquer les moutons, environ 50 de ces animaux fourniraient le même nombre de voitures.

A la vérité, au lieu de 25 voitures de fumier, c'est-à-dire, 32,000 livres par arpent ; il est des lieux où l'on en met et où l'on peut en mettre raisonnablement moins ; mais il en est aussi où cette quantité ne serait pas même suffisante. A la vérité encore, ce n'est pas à beaucoup près, tous les ans qu'il faut revenir à une parcelle fumure. Il est des terres qui ne comportent pas une grande quantité d'engrais à la fois, mais qui ont besoin d'être fumées souvent ; — d'autres, au contraire, qui gardent mieux l'engrais, de sorte que ce ne peut être qu'après avoir fait une étude approfondie des divers terrains de chaque exploitation, de l'assolement qui lui convient le mieux et de l'étendue de soles qu'on devra engraisser chaque année, qu'il deviendra possible de savoir de combien d'engrais on aura besoin.

En quelques circonstances, on fume tous les deux ans ; — le plus souvent c'est tous les trois ou quatre ans.

Ainsi, partout et toujours, en agriculture, il faut étudier attentivement les circonstances locales. La science qu'on rencontre dans les livres peut faciliter cette étude, lorsqu'ils sont bien faits, et guider encore les esprits intelligents vers les améliorations possibles. Heureux l'auteur consciencieux qui approche de ce double but et qui sait faire comprendre l'utilité des théories en les dépouillant du faux brillant dont on les a trop souvent entourées !

DES DIVERSES PLANTES FOURRAGÈRES PROPRES À ÊTRE CULTIVÉES SOUS LE CLIMAT DU CANADA.

Des Graminées.

La famille des graminées, dont les semences farineuses fournissent aux habitants d'une grande partie du monde leur principale, souvent presque leur seule nourriture, est celle dont les espèces nombreuses font partout la base des pâturages et des prairies naturelles. — Dans beaucoup de lieux, elles concourent essentiellement à la formation des prairies semées.

Il nous est impossible de parler de toutes les graminées plus ou moins propres à la nourriture de nos bestiaux ; nous nous

contenterons d'entretenir le lecteur des espèces les plus recherchées ou les plus dignes de l'être comme fourrages, soit à cause de l'abondance ou de la qualité supérieure de leurs produits, soit par suite de leur rusticité et de la propriété si précieuse aux yeux de l'agriculteur, de croître sur les terrains les moins féconds et dans les localités les moins favorisées.

Nous nous efforcerons dans ce travail de nous rapprocher le plus possible des classifications naturelles et qui nous paraissent plus satisfaisantes pour l'esprit ; aussi d'arriver à faire mieux ressortir, par le moyen de courtes descriptions, les différences principales qui caractérisent les plantes des divers groupes et des genres dont nous devons parler.

Le vulpin des prés. — Cette plante a une tige simple, droite, de 1 à 3 pieds de haut, ses fleurs sont serrées sur une grappe en forme d'épi cylindrique, mou, blanchâtre ; ses feuilles sont lisses et terminées en pointe aigüe.

En France, en Angleterre, en Allemagne, ce vulpin est considéré comme une des graminées fourragères les plus précieuses par sa précocité et l'abondance de ses produits, son foin, quoiqu'un peu gros, convient également à tous les bestiaux et surtout aux vaches et aux chevaux.

La rapidité avec laquelle il accomplit les diverses phases de sa végétation, rapidité si grande qu'il n'est pas rare de le voir épiller deux fois la même année, lorsqu'il a été fauché de bonne heure une première fois, rend assez difficile de l'allier avec d'autres graminées. Cet excellent fourrage aime la fraîcheur autant qu'il redoute une humidité stagnante.

Le vulpin des champs. — Cette plante est vivace et se distingue facilement du précédent non seulement par ses glumes, mais par la simple inspection de sa panicule cylindrique, beaucoup plus grêle et beaucoup plus allonguée. Il s'élève communément moins, mais il talle beaucoup plus que le vulpin des prés, et s'il donne un fourrage moins abondant, il possède en compensation la propriété de mieux réussir sur les terrains élevés de qualité même médiocre. — (A continuer.)

HISTOIRE DE LA QUINZAINE

Dans un temps où quelques jeunes écorvelés oublient qu'ils sont catholiques, et se servent envers le clergé des termes les plus insultants et les plus injustes, nous ne croyons mieux faire, pour l'édification de nos lecteurs, que de mettre sous leurs yeux le langage d'un écrivain protestant à l'égard du chef de ce même clergé. Sans doute que, comme catholique, nous ne pouvons donner une approbation complète aux paroles qui vont suivre, il y aurait même de sérieuses réserves à faire ; cependant, si on met en parallèle la doctrine de cet écrivain, M. Ward, et celle de nos jeunes démagogues, nous sommes forcé d'avouer que les principes du premier sont bien plus ceux d'un catholique que les principes des seconds ; et l'expression de ses sentiments envers le souverain Pontife devrait couvrir de confusion ceux qui, après avoir été purifiés dans les